

n'avait pas laissé d'aieule à cette héritière de cinq ans. Mademoiselle Rodolphine Jonkey ne portait donc que les habits opulents de sa jeune mère, madame la présidente. Par malheur, Rodolphine était pleine d'affectation sous le long manteau de velours violet qui lui tombait aux pieds, déjà très-chaudement fourrés dans les pantalons de madame la présidente.

Rodolphine avait ordonné, mais sans le dire, s'il vous plaît d'Agnes, qu'on lui mit des mouches au visage, parce que le portrait de sa grand-mère lui paraissait superbe, à cause de cet ornement sur les joues. Elle portait donc sur les siennes des mouches, une étoile et un croissant de taffetas noir d'Angleterre; de plus, elle avait chaud comme en été, abritée contre la brise derrière un large manchon de marbre et la plus riche pelisse d'hermine qui se pût voir; on apercevait à peine sa figure effilée et ses cheveux plats d'un blond jaune sortant de ce magasin de fourrure.

Rodolphine s'y carrait, patelle à un jeune chat angora, balançant sa tête avec les ondulations d'un petit dédain mélancolique, comme en effet les chats procèdent en temps de pluie. Ces minauderies et ces signes de hauteur n'invitaient personne à se réjouir de sa toute-puissance; on eût dit qu'elle était née majeure, tant elle portait avec assurance le grand amas de plumes qu'elle faisait flotter fièrement sur sa tête. Cela fut cause que des bourgeois de bonne humeur passant par là s'écrièrent: "Excusez! voilà une petite bourgeoise qui a mis son poulailler sur sa tête; qu'elle dine deux fois si cela peut lui faire plaisir!" et tous la regardaient sans lui adresser le moindre compliment; si bien que les yeux lui en piquaient de colère.

Agnes seule lui envoya de loin un baiser de félicitation sans jalousie; mais ce charmant baiser, pris pour un signe d'égalité familière, fit frocer aigrement le petit nez de Rodolphine, qui retournant sa tête comme par un ressort, ne se retint pas de dire au valet morlond: "Voyez! comment si j'étais son égale!"

MME DESBORDS-VALMORE.

(A continuer.)

SCIENCE.

Compte-rendu du Cours de Langue Française

Donné par M. le Prof. DEVISME, à l'École Normale Jacques-Cartier.

ORIGINE ET FORMATION DE LA LANGUE FRANÇAISE.

"Tout peuple peut s'analyser par sa langue, a dit avec raison M. Alfred Nettement. Dans une étude approfondie des divers idiômes, on retrouverait toutes les histoires; et si Buffon a pu dire: *Le style, c'est l'homme*, il est vrai d'ajouter: *La langue, c'est la nation*. Oui, si les contemporains nous avaient laissé ignorer les guerres cruelles, les migrations des peuples, les mélanges et les confusions de races d'où sont à la fin sorties les nations modernes, les philologues découvriraient la trace de ces vicissitudes dans les langues qui ont conservé la trace ineffaçable de ces inondations et de ces incendies de l'histoire. De même que le naturaliste reconnaît les catastrophes du globe dans les différentes couches de terre, de rochers et d'argile, de même un esprit analytique parviendrait à distinguer dans la langue d'un peuple, les différentes couches de langues étrangères qui constatent les catastrophes des contrées."

Avant donc de prendre la langue que nous parons à l'état de perfection où nous la voyons aujourd'hui, il ne sera ni sans utilité, ni sans intérêt, de jeter un regard rétrospectif sur ce qu'elle était, de remonter à son origine, d'examiner quels furent les divers éléments qui entrèrent dans sa composition, par quelles circonstances historiques ces éléments furent mis en présence, comment et dans quelles proportions chacun d'eux concourut à la formation du nouvel idiôme. Cette esquisse de l'origine et des progrès graduels de notre langue n'est que le résumé d'un travail dû à un philologue plein d'érudition, M. A. Chevalet.

Ouvrons l'histoire de l'Europe aux temps les plus reculés où la tradition puisse nous permettre de remonter: nous trouvons deux races distinctes se partageant inégalement la vaste étendue de pays comprise entre le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan Atlantique. La première de ces deux races, qu'on suppose originaire des régions du Caucase et des bords de la mer Caspienne, était la *Gauloise*, beaucoup plus nombreuse que l'autre, et occupant presque toute la contrée. La seconde était composée d'Ibères qui, s'il faut en croire des traditions assez incertaines,

seraient originaires de l'ancienne *Ibérie Asiatique*, région voisine de la Colchide et de la Grande Arménie. Les Ibères, sous le nom d'Aquitains, habitaient la portion méridionale de la Gaule, c'est-à-dire, la partie comprise entre la Garonne et les Pyrénées. A une époque postérieure, bien que fort ancienne, d'autres Ibères, appelés *Ligures*, sortirent de l'Espagne, envahirent la partie méridionale du territoire des Gaulois et s'étendirent le long des côtes de la Méditerranée, où ils se mêlèrent avec les indigènes. Enfin, plus tard encore, vers l'an 600 avant Jésus-Christ, un vaisseau, venu de Phocée, ville grecque de l'Éolide, vint jeter l'ancre pres des bouches du Rhône, à l'est de ce fleuve. Les étrangers, accueillis avec hospitalité, obtinrent du chef de ces mêmes Ligures, la permission de se fixer sur les rives du golfe où ils avaient abordé, et y fondèrent la ville de Marseille.

Lorsque César envahit la Gaule, la population qui l'habitait pouvait être considérée comme formant trois peuples distincts: 1o. Les Aquitains, entre les Pyrénées et la Garonne; 2o. Les Belges, (Belgæ, originaires du nord de l'Europe) entre le Rhin, la Seine et la Marne; 3o. Les Celtes, (ou Galh, Gaulois) entre les Aquitains et les Belges.

Suivant Strabon, géographe qui vivait 50 ans avant notre ère, les trois peuples avaient chacun un idiôme particulier, avec cette différence toutefois que l'idiôme des Aquitains ressemblait beaucoup à celui des Ibères d'Espagne, et n'avait rien de commun avec ceux des Belges et des Celtes, tandis que les idiômes de ces deux dernières familles, différaient assez peu entr'eux, et pouvaient être considérés comme des dialectes de la même langue, connue sous le nom de *celtique*.

La langue *celtique* fut donc la première langue parlée, en deça de la Loire, dans cette portion de pays où se forma plus tard la *langue d'Oïl*, dont l'un des dialectes, celui de l'Île-de-France, est enfin devenu notre *langue française*. Les Gaulois transportèrent le Celtique dans les différents pays dont ils se rendirent maîtres, et jusque dans l'Asie-Mineure, où ils fondèrent, près du Bosphore, un état qui prit le nom de *Galatie*. Il nous est également facile de constater l'exportation du Celtique par les Gaulois dans la Grande-Bretagne.

Guillaume-le-Conquérant ne fut point le premier qui, parti de nos rivages, alla prendre pied sur la terre d'Albion. Bien que des siècles avant l'expédition de 1066, des Gaulois se fussent établis dans cette île, et dans celle d'Irlande, aujourd'hui l'Irlande. Ainsi, nous lisons dans Strabon, (livre II) qu'Hipparque n'hésitait pas à considérer comme Gaulois les habitants de ces contrées. Cette opinion se trouve en outre confirmée par César (*De bello gallico*, lib. v.) et par Ptolémée dans la description que fait ce géographe de l'île de Bretagne. Quant à la langue des Gaulois des îles Britanniques, Tacite dit positivement (*Agricolæ vita*) qu'elle différait peu de celle des Gaulois de la mère-patrie, et César raconte que les druides de la Gaule qui désiraient avoir une connaissance plus complète du druidisme allaient l'étudier dans l'île de Bretagne, où ils apprenaient par cœur un grand nombre de vers contenant la doctrine des druides bretons. La religion druidique défendant d'écrire quoi que ce fut qui touchât au druidisme, et les druides seuls étant lettrés, il ne nous est parvenu aucun monument de l'ancienne Celtique. Les seuls restes de cette langue, qui soient arrivés jusqu'à nous, consistent en un très petit nombre de mots qui nous ont été conservés par des auteurs grecs ou latins. Toutefois, le celtique survécut à la conquête des Romains et à celle des Barbares, sortis des forêts de la Germanie; il se retrouve encore aujourd'hui dans la Basse Bretagne, dans la principauté de Galles, en Angleterre, en Écosse et en Irlande, partout réduit, il est vrai, à l'état de patois, et plus ou moins altéré par l'introduction de beaucoup de termes appartenant aux diverses langues qui ont successivement dominé dans ces différents pays; mais cette altération n'est point telle qu'en ne puisse retrouver dans ces patois la plupart des mots que les auteurs grecs et latins nous donnent comme ayant appartenu à la langue celtique. Ils n'appartiennent évidemment ni à la famille des langues romaines, ni à celle des langues germaniques, et ne peuvent devoir leur origine qu'à la langue parlée de toute antiquité par les différentes peuplades de la Gaule.

Vers l'an 151 avant Jésus-Christ, la république de Marseille (*Massilia*), trop faible pour résister aux agressions des Gaulois Liguriens, qu'elle avait eu l'imprudence de méconter, se vit contrainte d'implorer l'assistance de la république romaine, dont elle était l'alliée depuis longtemps. Rome saisit avidement cette occasion de mettre le pied dans la Gaule. Marseille fut sauvée; mais les Romains s'emparèrent de tout le territoire compris entre la mer, le Rhône, les Alpes et l'Isère. Cette conquête reçut le nom de *province romaine transalpine*. Un siècle plus tard, Jules César, envoyé dans cette province en qualité de proconsul, profita du premier prétexte pour attaquer les Gaulois restés indépendants, et sou-